

LA DENTELLE EN FRANCE



L'ORIGINE de la dentelle est très confuse et difficile à établir. Elle fut longtemps confondue avec celle de la broderie, de laquelle elle descend, d'ailleurs, car elle est née de la broderie à jour, variée à l'infini et désignée sous le nom de *point coupé*. Aujourd'hui, il semble établi que la dentelle ne remonte guère qu'au xvi^e siècle, tandis que son aînée, la broderie, existait dès les temps les plus reculés, ainsi que le témoignent les écrits des auteurs les plus anciens.

La Bible fait déjà mention de cet art, puisque Moïse décrit les rideaux « de fine toile ouvrée, chargée de dessins à l'aiguille, bleus, pourpres, écarlate, avec des chérubins d'un travail exquis ». Isaïe parle des « réseaux » des femmes et le Livre des Rois des « entrelacs en forme de filet » du temple de Salomon. Moïse, dans l'*Exode*, cite Ahohab comme habile brodeur et, ailleurs, la femme forte est représentée comme celle « qui met ses mains au fuseau » et dont les habits sont de lin et de pourpre ; plus loin, David, dans un de ses Psaumes, dit que la fille du roi sera présentée en des vêtements de broderie.

Chez les Grecs, la broderie et le travail à l'aiguille furent également tenus en honneur ; et Minerve, bien qu'elle encourageât peu cet art, le prit néanmoins sous sa protection. Personne n'ignore le châtiment que cette déesse infligea à la pauvre Arachné. Homère, et d'autres encore, parlent fréquemment des voiles et filets en tissus d'or et des vêtements en broderie.

Chez les Égyptiens, les robes de cérémonie étaient en réseaux, brodées de motifs d'or, d'argent et de différentes couleurs.

Alexandre et Auguste rendent hommage au travail à l'aiguille. Les Phrygiennes sont célèbres par leur habileté à broder, et les Romaines aiment à se parer de robes brodées à jour.

Au Moyen âge, la broderie fut le passe-temps des châtelaines dans la solitude de leurs manoirs. Les chansons de gestes en font foi et l'histoire a conservé le nom de sainte Rihlindis, abbesse de Maëstricht, qui, au vii^e siècle, fut fort habile à manier l'aiguille. Dans des temps plus modernes, les reines et leurs dames d'atour se passionnèrent pour la broderie. Catherine d'Aragon excellait dans cet art ; Marie Stuart y recourut pour tromper les longues heures de sa captivité ; et Brantôme nous dit que la reine Catherine de Médicis se plaisait à réunir, pour broder avec elles, ses trois filles : Claude, Elisabeth et Marguerite.

La Renaissance avait, en effet, mis la broderie plus en vogue que jamais et c'est alors que l'on commença à publier quelques *recueils de travail*. Il est à remarquer qu'aucun d'eux ne donne de modèles de dentelles ; le mot, d'ailleurs, n'existe pas. Nous le trouverons pour la première fois en 1545, dans un inventaire de la garde-robe de Marguerite de Valois.

En 1694, le dictionnaire de l'Académie contient le mot dentelle avec l'explication suivante :

« DENTELLE, sorte de passément à jour et à mailles très fines, ainsi nommé parce que les premières que l'on fit étaient dentelées. »

Le livre de Vinciolo, édité à Paris, celui de Jean de Glen (Liège, 1595) et enfin celui publié à Montbéliard (1598) furent les premiers *recueils de travail* qui donnèrent des modèles pour la dentelle.

Il est difficile de préciser à quelle époque et dans quel lieu naquit l'industrie dentellière, mais tout porte à croire qu'elle débuta dans le nord de l'Italie, à Venise, et dans le nord de la Belgique, à Bruges. C'est, selon toute probabilité, aux Italiens que nous devons le *point* ou dentelle à l'aiguille, tandis que les Belges sont peut-être les inventeurs de la dentelle au fuseau.

Les diverses espèces de dentelles se distinguent soit par la nature du travail qu'elles exigent, comme le *réseau*, la *bride*, les *grandes fleurs*, les *petites fleurs*, etc., soit par la localité d'où elles viennent. Chose étonnante, en effet, chaque manufacture imprime à la dentelle qui sort de ses ateliers un cachet spécial; et, qu'une dentelle soit faite avec les mêmes procédés de fabrication et les mêmes matières premières à Lille, en Saxe, en Belgique ou à Mirecourt, elle n'en gardera pas moins, pour un connaisseur, un cachet spécial qui dira bien vite son lieu d'origine.

La dentelle au fuseau se fait avec le métier, sorte de coussin piqué d'épingles, placé devant l'ouvrière, tandis que la dentelle à l'aiguille est exécutée au moyen d'une simple aiguille sur un dessin qui se pose dans la main.

Sans vouloir entrer dans la nomenclature des diverses espèces de dentelles, ce qui serait infiniment trop long, je citerai cependant, parmi les plus connues :

La *guipure*, qui fut autrefois une passementerie faite au moyen de cartisane, sorte de parchemin, entourée de fil ou de soie tortillée et qui, sous l'impulsion de la mode et du luxe qui régnèrent sous François I^{er}, subit l'influence de la Renaissance en se distinguant par la richesse de ses dessins et les perfectionnements apportés à sa fabrication.

La *mignonnette*, ou blonde de fil, dentelle fine et claire, qui se fabriquait à Paris, Louvres, Gisors, Montmorency, etc.

Le *point double* ou de Paris (environs de Paris, Lorraine, Belgique).

La *valenciennes*, très solide, mate, fine quoique épaisse, et fort estimée. Il est juste de remarquer que la véritable valenciennes, qui se fabriquait dans la ville même, était de beaucoup supérieure à celle qui se faisait dans les environs. Pour la valenciennes, on était parfois obligé de travailler dans les caves, afin d'obtenir le demi-jour nécessaire à sa fabrication. Il fallait encore apprécier la dentelle *toute de même main*. Ajoutons que certains modèles étaient si compliqués, que l'ouvrière n'en pouvait faire qu'une quantité fort petite; dans ces conditions, elle revenait à des prix fabuleux.

Le *point d'Alençon*, imité du point de Venise, dentelle fort belle et fort recherchée.

La *malines* était fine et claire, et très renommée.

La *bisette* et la *gueuse* avaient une valeur bien moindre; l'une, très grosse, ressemblait à la passementerie; l'autre était légère et très commune, etc.

A partir du xvi^e siècle, moment où nous la trouvons pour la première fois sur les portraits historiques, et au xvii^e siècle, la dentelle fut de plus en plus en faveur, malgré les lois somptuaires, qui souvent la prohibèrent, et la mode, bien que capricieuse et changeante, se vit obligée de compter avec elle et de l'admettre dans toutes ses transformations.

L'inventaire de la garde-robe d'Élisabeth d'Angleterre ne mentionne pas moins de trois mille robes de dentelle, sans compter les fraises, gorgettes, coiffes de nuit, etc., etc.; et les habits de chasse des rois Jacques I^{er} et Charles I^{er} d'Angleterre sont ornés d'une quantité fabuleuse de dentelle.

En France, son règne commença avec celui des *collerettes à tuyaux* ou *fraises godronnées*. Cette mode, adoptée, on le sait, par Henri II afin de dissimuler une cicatrice, s'éclipsa quelque temps pour revenir, triomphante, sous le règne de Henri III et même sous celui de Henri IV. Elle fut tout d'abord fort mal reçue, du moins par la bourgeoisie, peut-être tout simplement parce que le peuple, mécontent du roi, n'était pas fâché de trouver un prétexte de blâmer celui-ci en attaquant ses ridicules.

Henri III, en effet, s'attira le surnom de « godronneur des collets de sa femme »; et, à la foire de Saint-Germain, quelques écoliers de Paris se promènèrent avec des fraises en papier, en criant : « A la fraise, on connaît le veau ». Malheureusement pour eux, le roi, que l'on croyait à Blois, était revenu à Saint-Germain et goûta fort peu la plaisanterie des trop joyeux adolescents, qui furent appréhendés au corps et mis au Châtelet.

Les fraises prirent des proportions si ridicules et devinrent tellement gênantes que, selon l'expression de Pierre de l'Estoile, « à voir la teste d'un homme sur ces fraises, il semblait que ce fût le chef de saint Jean dans un plat ». On était obligé de se servir, pour manger, de cuillers avec un manche d'une longueur démesurée, et l'on prétend que celui de la cuiller de la reine Marguerite de Valois avait deux pieds de long.

J'ai mentionné un peu plus haut les lois somptuaires; il ne serait pas juste, en effet, de les passer sous silence.

Henri III, — le croirait-on, lui qui, aux États de Blois, portait un habit orné de quatre mille aunes de dentelle d'or fin! — Henri III rendit deux ordonnances contre le luxe. La première, de 1577, fut mollement exécutée. Elle se bornait à rappeler les édits rendus sous les règnes de

Henri II et de Charles IX, interdisant de vêtir les domestiques avec des étoffes précieuses, et fournit à Bussy d'Amboise, qui ne manquait jamais l'occasion d'une bravade, celle de venir au Louvre suivi de six valets habillés de drap d'or des pieds à la tête.

La seconde ordonnance, datée de 1583, fut au contraire exécutée avec une rigueur excessive et, bien que le texte eût simplement défendu *sous peine d'amende*, trente dames de Paris, tant nobles que bourgeoises, furent incarcérées pour y avoir contrevenu. Malgré les fortes sommes d'argent que leurs maris, leurs pères ou leurs frères offrirent de payer, les belles élégantes durent aller coucher à Fort-L'Évêque.

Catherine de Médicis avait introduit les grands cols en point de Flandre ou d'Italie, véritables éventails de dentelle retenus par des fils d'archal, et longtemps cette mode, qui un instant éclipsa celle de la fraise, lutta avec elle. Vers, et à partir de 1590, moment où la dentelle règne en souveraine absolue, c'est un véritable chassé-croisé entre les fraises et les cols Médicis, si souvent reproduits par le pinceau de Rubens. Les cols ont, à leur tour, atteint des proportions énormes et nécessitent plusieurs rangées de dentelle dont la dernière doit dépasser la tête.

Les rebords des robes sont garnis de dentelles et les manches sont à *rebras*; c'est ainsi que l'on appelle une sorte de haute manchette de dentelle qui recouvre la totalité de l'avant-bras.

Le luxe avait de nouveau pris des proportions énormes et nécessitait des dépenses folles contre lesquelles Henri IV essaya en vain de réagir. Mais la cour ne tint pas compte des leçons d'économie que lui donnait un roi qui se contentait d'un habit de drap gris doublé de taffetas, sans dentelle ni ornements d'aucune sorte, et dont le plus beau vêtement, celui qu'il portait le jour de son abjuration à Saint-Denis et lors de son couronnement à Chartres, était tout uniment un pourpoint de satin blanc, avec un manteau noir et un chapeau garni de plumes noires.

Henri IV et Sully furent à peu près les seuls qui se distinguèrent par la simplicité de leur mise au milieu de « ceux qui portaient leurs moulins et leurs bois de haute futaie sur leur dos », ce qui fit dire à un chroniqueur de l'époque que « l'habit du roi sentait les misères de la ligue ». C'est que, probablement, il n'oublia jamais l'état piteux de sa garde-robe avant son entrée à Paris, alors que cinq mouchoirs et une douzaine de chemises, dont plusieurs étaient trouées, composaient tout le linge de corps du roi de France et de Navarre.

Les lois somptuaires, promulguées à peu près tous les cinq ans, restèrent lettre morte pour un certain nombre, parmi lesquels Bassompierre, Gabrielle d'Estrées, la reine Margot, etc. Dans les comptes de garde-robe de cette dernière notam-

ment, il est souvent question de *point coupé* et de *passements à l'aiguille*.

Sous Louis XIII, le col évidé tombe sur les épaules, et les gentilshommes portent des dentelles sur toutes les coutures de leurs habits, les manchettes, etc. Les revers des bottes n'en sont pas même exempts; ils sont en partie recouverts d'une sorte de genouillère de fine toile ou de batiste, appelée *bas à botter*, garnie de plusieurs rangs de point.

Mais les lois somptuaires, plus fréquentes par la volonté du cardinal qui voyait, non sans inquiétude, l'argent français sortir du royaume pour se changer en colifichets de toutes sortes, vinrent mettre un frein aux dépenses des courtisans et de leurs femmes. Déjà, en 1620, avait paru un édit défendant la passementerie milanaise; en 1629, le code Michaud s'attaqua directement aux dentelles :

« Défendons — dit l'article 133 de cette ordonnance — toute broderie de toile et fil, et imitation de broderie, rebordement de filet en toile et découpeure de rabats, collets, manchettes sur quintin et autres linges, et tous points coupez, dentelles et passements, et autres ouvrages de fil au fuseau pour hommes et pour femmes, en quelque sorte et manière que ce puisse être.

« Et défendons tout autre ornement sur les collets, manchettes et autres linges fors que des passements, points coupez et dentelles manufacturez dans ce royaume, non excédant au plus cher la valeur de trois livres l'aune, tout ensemble bande et passement, et sans fraude, à peine de confiscation des dits collets et des chaînes, colliers, chapeaux et manteaux qui se trouveront sur les personnes contrevenantes à ces présentes, de quelque sorte et valeur qu'ils puissent être, ensemble des carosses et des chevaux sur lesquels se trouveront et de mille livres d'amende. »

Plus loin, on lit encore :

« Défendons pareillement à tous marchands et autres, nos sujets, de quelque état et qualité qu'ils soient, d'avoir aucuns ouvrages en leurs boutiques et magasins du dit point coupé et dentelle manufacturez hors du royaume et d'en faire venir du dehors, à peine de confiscation des dits ouvrages et des marchandises étant aux boutiques et magasins, balles, sommes, chariots et charrettes où se trouvera des dits ouvrages défendus, ensemble des dits chariots, charrettes et chevaux, et cinq cents livres d'amende. »

Plus tard, on permit la broderie et les galons, pourvu qu'ils ne fussent pas plus larges qu'un doigt et qu'ils fussent mis en bordure.

Les détails minutieux dans lesquels se perdait cette ordonnance donnèrent lieu à bien des satires et des caricatures. L'une d'elles, entre autres, représentait un jeune cavalier vêtu de linge tout uni et jetant un regard douloureux sur une boîte de

dentelles prohibées; au-dessous se lisaient ces mots :

Il me semble pourtant à mes yeux
Qu'avec de l'or et la dentelle
Je m'ajuste encore bien mieux.

Le peintre Abraham Bosse s'est inspiré de ce même sujet dans son tableau de *La dame suivant l'édit*, qui range tristement les belles jupes de brocart et de damas, enrichies de dentelles, auxquelles il lui faut renoncer.

Il faut reconnaître, cependant, que la noblesse, qui s'était soumise à plus d'un rigoureux édit du Cardinal, attendant à ses prérogatives, se montra récalcitrante lorsqu'il s'agit de son luxe et le code Michaud fut plus d'une fois transgressé. Taillemant des Réaux nous a raconté l'histoire d'un Pardaillan qui, lorsqu'il allait faire des visites, fermait hermétiquement les rideaux de son carrosse afin de pouvoir, sans être vu, mettre des dentelles à profusion que, sa visite terminée, il enlevait aussitôt.

Après la mort de Richelieu, réapparurent des dentelles, cannetilles, paillettes, avec une telle fureur du clinquant, que l'on fondait la monnaie pour en fabriquer et qu'à Lyon, cent mille écus disparurent ainsi en une semaine. Mazarin, qui préférait l'or et l'argent en belles et bonnes espèces sonnantes, s'alarma, peut-être à juste titre, et promulgua, en 1644, un édit déclarant que, désormais, les habits seraient de soie, sans autre garniture qu'une bordure de deux petites dentelles ou une broderie de la largeur du pouce. Il était dit, dans cet édit, que le roi donnerait à ses sujets l'exemple de la simplicité et, pour la première fois, une loi somptuaire régla la toilette du roi lui-même.

Une profusion de rubans vint alors remplacer la dentelle et les galons. C'est en vain que Mazarin protesta et qu'il persuada à Louis XIV, alors âgé de dix-huit ans, de se montrer en simple pourpoint de velours uni, avec un baudrier de maroquin. Après la Fronde, la licence des guerres civiles avait ramené le goût du fruit défendu; de là, nouveaux édits. Sans nous arrêter à celui qui fut lancé en 1656, nous mentionnerons celui de 1660, auquel Molière fait allusion dans les vers suivants :

Oh! trois et quatre fois béni soit cet édit
Par qui des vêtements le luxe est interdit!
Les peines des maris ne seront plus si grandes
Et les femmes auront un frein à leurs demandes.
Oh! que je sais au roi bon gré de ces décrets!
Et que, pour le repos de ces mêmes maris,
Je voudrais bien qu'on fit de la coquetterie
Comme de la guipure et de la broderie!

Sauf par quelques grincheux dans le genre du

Sganarelle de *L'École des maris*, cet édit fut très mal reçu, car il arrivait au moment des fêtes du mariage du roi, et alors que chacun préparait ses plus beaux atours pour faire accueil à la jeune reine. Il y avait vraiment cruauté à interdire toutes ces splendeurs? Plus d'une élégante se vit obligée de renoncer à la belle toilette combinée avec tant de soins et d'amour; celles d'aujourd'hui comprendront aisément leur chagrin! Le dépit, en quelque sorte général, donna lieu à un poème, la *Révolte des passements*, dans lequel les différents genres de dentelles prennent tour à tour la parole pour protester contre la loi de bannissement qui les frappe :

.....
Là-dessus le point d'Alençon
Qui, ayant bien appris sa leçon,
Point qui savait plus d'une langue,
Fit une fort belle harangue
Remplie de tant de douceurs
Qu'elle ravit, dit-on, les cœurs.
.....

Louis XIV amenda plus tard ce fameux édit, donnant pour raison les intérêts de l'industrie dentellière française.

Il est en effet nécessaire d'ouvrir ici une parenthèse pour parler de la fondation de la manufacture royale d'Alençon. On a cru longtemps, — M^{me} Bury-Palliser l'a affirmé et d'autres l'ont répété après elle, — on a cru longtemps, dis-je, que la manufacture d'Alençon avait été fondée en 1666 par Colbert, qui aurait installé, dans son château de Lonray, une certaine M^{me} Gilbert, à la tête de trente dentellières venues d'Italie. M^{me} Despierres semble avoir prouvé depuis que le point coupé se fabriquait dès le xvi^e siècle à Alençon et que le *point d'Alençon* (imitation du point de Venise, qu'il surpassa dans la suite) fut créé en 1650, par M^{me} Laperrière, et non pas, comme on l'a cru, par M^{me} Gilbert. Entre autres preuves, elle cite, à l'appui de son affirmation, un fragment de la *Révolte des passements*, mentionné plus haut, et établit qu'en 1666, Colbert ne pouvait disposer du château de Lonray, puisque celui-ci ne devint la propriété de sa famille qu'en 1679, par le mariage de Jean-Baptiste Colbert, fils aîné du ministre, avec la marquise de Lonray. L'histoire du voyage de M^{me} Gilbert, qui serait venue à Paris pour y montrer les spécimens des dentelles faites sous sa direction, dentelles que l'on aurait fait voir au roi, à Versailles, sur un fond de velours cramoisi, semble également douteuse.

H. DERVIAU.

(La fin au prochain numéro.)



BIBLIOGRAPHIE



AN dernier, nous présentions à nos lectrices les *Mémoires de Mme de Chastenay* (1). Le second volume, récemment paru, complète cette physionomie raffinée et délicate de femme d'esprit qui voit juste et dont le jugement très personnel éclaire d'un jour inattendu les hommes et les choses. C'est le monde impérial, puis la société de la Restauration auxquels nous nous mêlons avec la chanoinesse, dans une évocation singulièrement vivante de cette époque brillante qui ouvrit le siècle que nous voyons finir. Peu de lectures sont aussi intéressantes et substantielles.

Une idée élevée a présidé à la nouvelle collection intitulée *Les Saints*, où figure déjà un beau *Saint Augustin* de M. HAZFELD, un peu savant toutefois : donner, sous une forme abrégée et littéraire, le portrait bien réel de ces grands serviteurs de Dieu, qui doivent nous servir de modèles. *Sainte Clotilde* (2), cette patronne de la France, a droit au culte spécial des Françaises et des femmes chrétiennes. Un érudit doublé d'un écrivain de mérite, M. GOD. KURTH, grâce à sa connaissance approfondie de l'époque mérovingienne, a reconstitué avec charme sa véritable histoire, dégagée des légendes pittoresques, mais barbares, qui l'envahissaient.

Sous ce titre piquant : *Le Royaume de la rue Saint-Honoré* (3), M. PIERRE DE SÉGUR ressuscite un coin du XVIII^e siècle. Il s'agit de cette grande bourgeoise, Mme Geoffrin, qui gouverna en despote, pendant un demi-siècle, le monde littéraire et philosophique. Personnalité plus curieuse qu'attachante, malgré les hautes qualités que nous révèle son biographe ; c'est à sa fille, l'originale marquise de la Ferté-Imbault, si ferme et si droite sous ses dehors d'étourderie, que vont les sympathies du lecteur. Ce livre fourmille d'anecdotes et de portraits amusants ; mais ajoutons qu'il ne convient pas à de très jeunes esprits.

En revanche, celles de nos abonnées qu'a intéressées la belle étude donnée par nous, en 1896, sur la reine Hortense, pourront lire *Hortense de Beauharnais*, par C. D'ARJUZON (4), biographie gracieuse qui, se terminant au mariage de la jeune fille, parle plus en détail de son enfance, de son éducation. Des lettres inédites de Mme Campan,

qui, toute surprise d'avoir élevé tant de « princesses », s'efforce, avec beaucoup de sagesse, de leur enseigner leur rôle inattendu, donnent un intérêt particulier à ce volume.

On retrouve dans *Renée Orlis* (1) toutes les qualités qui rendent si attachantes les œuvres de H. ARDEL, l'écrivain tant apprécié de nos lectrices. L'action est développée avec un talent qui tient l'intérêt en éveil jusqu'à la fin du récit. C'est l'histoire d'une âme noble, pure, dévouée, suivant dans la vie la ligne inflexible du devoir, et arrachant, par son exemple, son héroïque sacrifice, heureusement récompensé, une autre âme aux ravages du scepticisme. L'élévation des sentiments permet de donner ce livre aux jeunes filles.

Trop souvent, en ce monde, il faut construire son bonheur pièce à pièce, à force de tact, de patience et d'abnégation : voilà ce que nous enseigne CHAMPOL dans *La Conquête du bonheur* (2). Toutes les femmes ne se trouvent pas dans la situation difficile de Catherine de Larche, mais toutes peuvent gagner au contact de cette nature haute et loyale, création qui suffirait à donner une réelle valeur à ce roman, où il y a plus : de l'observation fine, une langue élégante, un sentiment très juste de la vie, appliqué à des incidents un peu romanesques pour nos plus jeunes lectrices.

Un auteur bien connu d'elles, Mme DE BOUARD, a, dans *Le prince Alex* (3), donné également pour centre à son récit une jeune femme héroïque et pieuse, dont la vertu, à travers les épreuves, les souffrances les plus terribles, finit par ramener à elle le mari qui a été jusqu'au divorce. Ce roman très dramatique, d'un intérêt soutenu, nous conduit de Paris en Moldavie, car le héros en est slave, suivant la mode du moment. Il peut être mis entre toutes les mains.

Nos abonnées apprendront avec plaisir que *Adoptée*, par MARY FLORAN (4), qu'elles ont suivi avec un si vif attrait dans nos colonnes, vient de paraître. Ce sera pour nos nouvelles recrues, qui ne l'auraient pas lu ici, une occasion d'apprécier combien est à la fois littéraire et moral le choix des œuvres que nous publions. L'éloge de Mme Mary Floran, comme romancier, n'est plus à faire, et nous avons souvent recommandé ses récits, distingués de forme et de pensée.

A. CHEVALIER.

(1) Plon, rue Garancière. — Deux volumes, 7 fr. 50 chaque.

(2) Lecoq, rue Bonaparte, 90. — 2 francs.

(3) Calmann-Lévy, rue Auber. — 7 fr. 50.

(4) Calmann-Lévy, rue Auber. — 3 fr. 50.

(1) Plon, rue Garancière. — 3 fr. 50.

(2) Calmann-Lévy, rue Auber. — 3 fr. 50.

(3) Tastevin, 3, avenue du Maine. — 3 fr. 50.

(4) Calmann-Lévy, rue Auber. — 3 fr. 50.



TOUJOURS ET PARTOUT

SUITE ET FIN



Je voudrais coucher à Saint-Laurent, et monter demain à la Chartreuse, revenir peut-être dans la même journée, peut-être le lendemain. Je voudrais avoir la voiture complètement à ma disposition.

— Ça va bien, madame. Nous faisons quelquefois des voyages entiers avec des personnes. Ce sera comme si la voiture était à vous, à tant la journée, alors. Vingt francs pour vous, parce que vous vous recommandez de la sœur Marie-Véronique. A vos frais en plus, naturellement, le logement et la nourriture des chevaux et de moi. Vous avez des bagages ?

— Le sac et la valise seulement, qui sont là.

— Ça va bien. Nous partirons quand vous voudrez. Et je puis fermer la voiture, si vous craignez l'orage, ajoute Yves en surveillant anxieusement Pierre et Faubert, toujours immobiles en face de la gare. Ce sera peut-être plus prudent.

— Oui, je préfère cela, en effet.

Le cocher Yvon claque son fouet ; la voiture s'ébranle, et dépasse, en les frôlant, les deux amis. Pierre frissonne et se redresse.

— Tu ne trouves pas qu'il fait froid, tout à coup ?

— Froid ? On étouffe !

— Allons-nous-en ! Après tout, qu'est-ce que nous faisons ? Pourquoi nous éterniser ici ? Ces montagnes sont lugubres. Et puis, n'aurai-je pas ma vie entière pour les contempler de là-haut ?... Allons, mon bon Georges, tu as raison : filons !

— Si tu voulais reprendre le train de Paris, ce serait beaucoup plus drôle.

— Tu n'y penses pas ! J'ai beau être rêveur, absorbé, triste, impressionné, tout ce que tu voudras ; j'ai beau regretter chaque minute qui s'envole, sentir un désir fou de suspendre la marche du temps... Eh bien, non ! Quand tu me parles de reprendre ce train de Paris, quand je me revois sur le boulevard, à Vincennes, faisant du service, ou allant au bal, dînant dehors, soupant... je sens que, pour rien au monde, je ne veux plus retourner en arrière. Entre tout cela, et le saut douloureux, irréparable, final, je saute !... et *consummatus est* !... A d'autres de jouer plus gaiement la partie de la vie.

— Si c'est cela qu'on appelle la vocation religieuse ?..

— Mon pauvre ami, tu sais bien que je n'envisage là qu'un des côtés de la question, parce que je t'ai déjà expliqué comment je comprends l'autre ; et parce que, d'ailleurs, tu n'aimes pas les sermons.

Les deux amis sont installés pour dîner à Saint-Laurent-du-Pont. Leur petite table, en tête à tête, a été silencieuse, malgré le madère, le bourgogne, le champagne, tout ce qu'a pu inventer Faubert. A peine leur café est-il pris, ils sortent ensemble pour fumer un cigare.

La nuit, lavée par l'orage, est claire et tiède. Tous deux marchent côte à côte sans prononcer une parole ; quand ils se retrouvent devant l'hôtel, pas un mot n'a été échangé.

— Rentrons, dit Pierre.

— Monte, je te rejoins tout de suite.

Et Faubert, qui mord sa moustache, s'éloigne en détournant la tête, pour dissimuler ce que le gaz de la porte fait briller dans ses yeux.

Et ce qui brille aussi dans les yeux de son ami. Il s'éloigne vite. Une main se pose sur son épaule :

— Je vous guettais, Faubert. Je vous envie. Ce pauvre Pierre dont ce maudit déguisement m'empêche de jouir ! Cela ne va pas fort, il me semble ? Je vous ai croisés deux fois tout à l'heure.

— Je ne vous ai pas vu. A la gare de Grenoble, je vous avais reconnu tout de suite, malgré votre barbe, mais, rassurez-vous, c'est parce que je vous savais là ; autrement, c'est impossible. Méfiez-vous de votre voix, cependant. Et où passez-vous la nuit ?

— Dame ! en cocher que je suis : dans l'auberge, là-bas, au-dessus de mes chevaux.

— Changez avec moi, vous, père de famille, et le plus bel espoir de la marine française ! Prenez ma place, et je prendrai la vôtre, on n'y verra que du feu.

— Merci, mon ami. D'abord, je ne le voudrais pas, et, ensuite, Pierre y verrait autre chose que du feu. La pauvre petite, là-bas, me fait pitié aussi ; j'ai dû la prendre dans mes bras pour la descendre de voiture. J'en ai vu de toutes les couleurs dans ma vie ; eh bien ! vrai ! je suis ému à fond.

— Moi, c'est tout simple, je n'en puis plus. Au moins, vous, vous remisez vos émotions à fond

de cale ; on voit que vous avez l'habitude de manier ces denrées-là, et puis de les tenir en prison sous votre volonté. Moi, je ne sais pas ce que c'est qu'une émotion ; ça me prend en défaut ; ça me coupe bras et jambes. Depuis deux heures, je ne puis même plus regarder Pierre. Tenez, allons boire un coup solide ensemble, et faire nos dernières conventions pour demain. Si je n'étais pas si rebelle au plumet, je tâcherais de m'en donner un ce soir avant de retrouver Pierre.

— J'espère ! Oui, moi, j'espère ! Que voulez-vous ? Espérons ! Tâchons de ne penser qu'au bonheur de la réussite, à nos plans bénis par le Ciel et couronnés de succès : Pierre reconquis à la vie de ses rêves, Pierre ramené heureux par nous triomphants !

— Oui, mais si ça rate ? Pierre, chartreux, méconnu, oublié, stérile, malheureux comme les cailloux, et perdu à tout jamais pour nous !

— Perdu pour nous, hélas ! c'est vrai, mais tout ce que vous lui attribuez à lui serait peut-être modifié. Espérons toujours : nous serons plus forts ; et ensuite ne sera-t-il pas toujours assez tôt de gémir et de regretter... s'il y a lieu ?

Quand neuf heures sonnent à la svelte flèche de la petite église, ils quittent tous deux la salle de l'auberge où ils s'étaient attablés, et où Faubert a consciencieusement fait tous ses efforts pour se remonter à fond. Lui, traverse la place et rentre à l'hôtel où Pierre l'attend. Yves, resté seul, jette un coup d'œil sur la fenêtre de Madeleine, avant de passer par l'écurie et de monter à son réduit. Là, il donne un tour de clef, se débarrasse prestement de son physique d'emprunt, et longtemps brûle sa chandelle pendant qu'il écrit à sa femme. Il lui raconte la journée ; il lui dit plus son espérance *quand même* que les émotions et les craintes qui vibrent partout autour de lui :

Faubert démonté ; Pierre irréductible ; Madeleine malade : que sortira-t-il de tout cela ?

Sous l'influence de ces constatations et de la dernière heure, plus fortes que jamais, se dressent, en effet, craintes et émotions ; l'assaut est rude à soutenir. Il faut toute la trempe de lutte et d'espoir de la nature d'Yves, pour que le résultat dont son bouge est témoin ne soit que le sourire fier des Kerhédren, et ce dernier *post-scriptum* à la lettre d'Alix :

— Sois tranquille, ma bien-aimée ; quand je travaille pour toi, je suis toujours vainqueur !

XIX

Longtemps aussi a brûlé la lumière dans la chambre de Madeleine.

Elle est arrivée tellement à bout de forces, qu'Yves a dû, en effet, la prendre dans ses bras, pour la descendre de voiture, et qu'il l'a montée jusqu'à sa chambre sans même qu'elle s'en aperçût.

Là, elle a refusé toute aide, toute proposition

et, alléguant seulement une fatigue immense, elle s'est immédiatement couchée.

Tout est vide, douloureux, confus dans sa pauvre tête comme dans son cœur ; tout est chaos.

L'espoir de voir Pierre, d'entendre son pardon ; l'adieu qu'elle lui fera là, sans rémission, pour toujours ; le sentiment avivé, aiguë, poignant, que ce sont des souffrances, dont elle seule est la cause, qui ont brisé cette vie et en jettent les ruines dans le tombeau de la Chartreuse... Le portrait vivant de ces ruines revu tout à l'heure... Des ruines ?... Cet homme superbe de force et de jeunesse, autant que de beauté !... La crainte qui jaillit par instants, dans un vertige, qu'elle ne puisse même pas mener jusqu'au bout son entreprise ; la crainte que seule, faible, isolée, elle se trouve alors demain n'avoir fait cette longue route que pour échouer au port... Tout ce qu'elle aura vu de Pierre, c'est son passage rapide à la gare de Grenoble ; tout ce qu'elle aura entendu de lui, c'est le roulement de la voiture qui, demain, l'emmènera là-haut pour toujours !

Alors, elle se cramponne à ses draps, se redresse, se lève pour essayer sa tête qui tourne et ses jambes qui se dérobent. Elle tombe à genoux pour supplier le Ciel de lui accorder seulement vingt-quatre heures de force, seulement douze heures ! Ensuite, qu'importe ?... Demain soir, n'importe quoi. Et ce qui serait bienvenu par-dessus tout : la mort !...

Si le Ciel ne l'exauce pas et la cloue dans cette chambre, peut-être qu'en faisant supplier Pierre... il viendrait ?... Il était bon !... Mais il est devenu inflexible... S'il refuse !...

Les heures sonnent lourdement dans la nuit silencieuse ; elles sonnent, comptées une à une par Madeleine éveillée.

Elles sonnent, comptées une à une par Pierre qui, lorsque le jour paraît, s'endort pourtant, vaincu par une étrange fatigue et par un lourd sommeil qui engourdit quelques heures son âme, épuisée comme son corps.

Il dort encore quand Madeleine, que le Ciel a entendue, revient de la messe matinale. Là, elle n'a écouté qu'un écho dans son cœur, et ses lèvres n'ont murmuré qu'une prière. Elle revient à l'hôtel prendre quelques forces pour son corps et, toujours soigneusement voilée, c'est à l'église qu'elle retourne en chercher pour son âme, en attendant l'heure du départ suprême.

On l'a vue passer et repasser, non sans s'informer de sa santé, avec un intérêt que son physique distingué et sa physionomie si triste font sincère. On sait qu'elle doit partir le matin pour la Chartreuse et qu'elle restera peut-être coucher là-haut, au couvent des sœurs.

Yves a donc été rassuré dès le matin sur l'état de Madeleine.

— Elle va mieux, votre pauvre petite dame. Voilà qu'elle a été à la messe. Sans doute, ce n'é-

taît que la fatigue du voyage. Elle vient de loin, avec ce nom étranger?

— Et on a essayé de faire causer Yves.

Mais il a autre chose à faire. Dès qu'il a vu Faubert et su l'heure exacte du départ de Pierre, il s'est agi de combiner en conséquence celui de Madeleine. Cela n'est pas très difficile, car Madeleine a en tête une idée qui est la même. Seulement, elle ne veut pas non plus la dévoiler, et ne fixe aucune heure au cocher qui vient demander ses ordres.

— Tenez-vous tout près; nous partirons... quand je vous le dirai, dit-elle à défaut d'autre chose, sentant la rougeur lui monter au front.

— Si elle savait, murmure Yves dans sa barbe, comme nous nous entendons bien.

XX

Le soleil est déjà très chaud quand la voiture qui emmène Pierre dépasse la Pourvoirie, au trot de ses deux maigres petits chevaux. Faubert est silencieux à côté de son ami; tous deux plongent le même regard vague, à la fois profond, vide et stupéfait, dans les magnifiques aspects qui se déroulent devant eux.

Bien bas, à leur droite, au-dessous de la route en corniche, bouillonne le Guiers.

Les scieries, les fabriques, les bâtiments, le bruit et le mouvement de l'industrie humaine et de son envahissante profanation, ont été peu à peu dépassés.

La nature grandiose étale enfin ses splendeurs vierges, dont la seule sonorité reste le mugissement d'en bas, l'eau furieuse qui use le roc, son entrave.

A gauche, c'est toujours la paroi verticale, le roc aussi, où l'on a taillé la route; et, entre la route et le gouffre, dans ces à pic vertigineux qui les séparent l'un de l'autre, ces forêts d'arbres géants, droits comme des mâts de navire, qui montent dans le ciel sans nuages.

A chaque tournant, le spectacle a des variantes inouïes, que dominent toujours, estompés par l'aveuglement de lumière, les sommets qui cernent l'étroit horizon.

— Si nous nous quittons? dit tout à coup Faubert, que sa propre voix étonne.

— Déjà! avant même la moitié de la route? Tu ne vas pas faire cela?

— La moitié ou plus de la moitié, nous n'en savons rien. A quoi bon prolonger maintenant? Jusqu'au dernier moment, j'espérais te remmener avec moi; mais, je le vois bien, il ne me reste plus qu'à redescendre, de mon pas alpin, sur Saint-Laurent-du-Pont et à fuir ce pays au plus vite. Je le déteste. Tu trouves ça beau, toi?

— Magnifique!

— C'est lugubre! Chacun son goût: c'est là que

tu choisis ta concession à perpétuité; moi pas. Adieu!

— Tu me lâches, Georges?

— Je te lâche pour quelques kilomètres; et toi, tu me lâches pour la vie tout entière. Vrai, je valais mieux que cela! Me préférer un capuchon blanc et des sapins!

— Tu plaisantes, mon bon Georges. Cela me fait tant de plaisir de t'entendre rire de nouveau! Je me sens si malheureux!

Les deux mains, qui depuis longtemps s'étaient inconsciemment rapprochées et jointes, se serrent plus fort.

— Marchons un peu, pour que nous puissions causer une dernière fois, et nous embrasser un bon coup sans être gênés par cet animal de cocher. Pierre, je t'assure, il faut me laisser partir; je ne veux pas voir ce maudit couvent. J'y mettrais le feu et ferais une vaste friture de tous ces bandits.

— C'est des religieux que tu parles?

— De qui veux-tu que ce soit?

— En quoi sont-ils coupables?

— En existant, en ayant une grande prison où ils acceptent de te coffrer pour toujours.

Ils ont mis pied à terre et, bras dessus, bras dessous, causent lentement de beaucoup de choses.

— Passez devant, a dit Pierre au cocher, je marcherai longtemps.

Un ou deux indigènes, une voiture de touristes les croisent, mais ils se sentent seuls, tranquilles, étrangers à tout.

Soudain, Faubert entend des grelots, et un signal de trompe encore loin derrière eux. Il tressaille: la voiture d'Yves! Il faut qu'il parte; c'est convenu: Pierre doit maintenant rester seul.

Une bouffée d'émotion lui monte du fond du cœur. Malgré l'espoir du succès, du bonheur, du revoir dans un avenir peut-être tout proche, c'est la notion du présent, c'est la notion de l'adieu qui l'emporte. Sans pouvoir dire un mot, il arrête Pierre, l'attrape tout entier dans ses bras, le regarde bien en face avec des larmes plein les yeux, l'embrasse, le rembrasse encore et part comme une flèche.

— Georges, Georges, je t'en prie!

Sa voix se perd à la poursuite de l'ami que son bras aussi a été impuissant à retenir. Il va s'élançer, courir après lui. Il le rattrapera bien.

Mais non! il se raidit et reste immobile... S'il partait... il ne reviendrait plus!

A ses pieds, le Guiers bouillonne toujours. Il s'est écarté de la route et enfoncé dans le chaos d'arbres et de rochers qui descend jusqu'au torrent; il se trouve sur une espèce de plate-forme, de saillie rocheuse, entre les pins et les hêtres géants.

La pente qu'il a descendue lui cache la route; le mugissement du torrent couvre tous les échos qui pourraient en arriver. C'est la solitude seule qui vibre, qui vibre et qui empoigne

— Oh ! Georges ! pourquoi partir si vite ? Pourquoi me laisser si seul ici ?

Il se retourne, lève les yeux : derrière lui, comme devant lui, rien que la nature sauvage.

Tout est donc fini, bien fini !

Et, sentant qu'il est au but, que rien ne peut plus l'en distraire, que rien ne peut plus le faire faiblir, et qu'il est aussi seul que s'il était seul au monde, Pierre se laisse tomber sur le sol et laisse éclater les sanglots qui lui déchirent la poitrine, et les larmes qui lui brûlent les yeux...

Quand il se relève, de longs soubresauts le secouent encore tout entier, mais il lui semble que dix ans se sont écoulés, qu'il a les cheveux tout blancs et qu'il ne tient plus à rien ici-bas.

« J'ai déjà éprouvé ces sensations, pense-t-il en lui-même, et si je les ai perdues, c'est que je suis rentré dans la lutte. Maintenant, c'est pour de bon, je suis au port. Au port ?... — Et un sourire d'une étrange amertume passe sur ses lèvres. — Au port ?... Comme en arrivant du Tonkin, peut-être, touchant la côte de France, et avec elle, la réalisation de tous les rêves, mettant déjà une barre pour finir mon journal, puisque les peuples heureux n'ont pas d'histoire... Une barre avec les deux seuls mêmes mots qui avaient été écrits sur la photographie donnée et emportée avec tant d'amour !

Il s'est retourné pour regagner la route.

Ciel ! devient-il fou ?... C'est la vision des tombes de Kérhédren qui lui réapparaît.

Madeleine est devant lui. Madeleine pâle, immobile, entourée de voiles noirs.

— Mon Dieu, vous voulez me tenter ! Ou c'est une hallucination de ma propre faiblesse qui proteste encore contre ma volonté. Eh bien, non ! arrière, vision du Ciel, de l'Enfer ou de mon pauvre cerveau ! J'en ai fini avec le monde entier. Otez-vous de mon chemin, madame ; laissez passer un mort qui ne connaît plus rien que le tombeau qui l'attend !

Il s'élance vers la route.

Une force invincible arrête son élan :

Les deux bras de Madeleine se sont rivos sur le sien.

XXI

Voilà longtemps que Madeleine était là, bien longtemps ! Elle avait vu Pierre pleurer, affaissé sur le sol, et chacun des sanglots qu'elle avait entendus était venu labourer son cœur et achever de lui ôter ses dernières forces.

Tout ce qu'elle avait prévu, tout ce qu'elle avait résolu, tout ce qu'elle se répétait tout à l'heure encore, pendant ce trajet qui lui avait semblé à la fois si long et tellement trop court, tout l'a abandonnée du même coup.

Entrée dans les arbres au point juste où, de loin, elle avait vu Faubert émerger sur la route,

elle a vite deviné autant qu'aperçu la place où était Pierre.

Elle avançait avec peine, au hasard des rochers et des racines embrouillées sur son chemin, mais surtout avec l'unique préoccupation d'approcher sans être vue, de saisir Pierre avant qu'il ne puisse fuir.

Car, s'il allait lui échapper !

Mais non, il est si absorbé ! Il reste comme rivé au sol, les bras dans sa pose familière, croisés sur sa poitrine, et la tête, immobile, tournée vers le torrent.

Puis il a un geste de désespoir fou, et tombe en sanglotant.

Son Pierre ! Voir son Pierre ainsi, son Pierre, si beau et si fort, terrassé par la douleur.

Son cœur l'emporte. Elle allait s'élancer quand, soudain, vibre un écho qui la broie :

— Lâche, parjure ! c'est par toi seule qu'il souffre !

Alors, elle s'arrête, déjà toute proche, et demeure inerte, stupide, incapable de faire un mouvement, de dire une parole, de se rappeler même pourquoi elle est venue là.

C'est seulement quand Pierre, debout, l'ayant vue, a bondi vers la route, qu'elle reçoit jusqu'au fond de son être une commotion électrique qui lui donne toutes les forces et toutes les audaces.

— Pierre, de grâce, l'instant est suprême. La vie nous met en présence une fois, qui est irrévocablement la dernière. Ecoutez-moi !

Lui, passe la main sur son front, qui est livide, et, dégageant son bras des mains de Madeleine, parle d'une voix altérée, moins impressionnante que le calme de mort qui envahit son visage.

— Parlez, madame. Mais je ne puis comprendre comment vous êtes encore sur mon chemin, et comment je puis avoir à écouter quelque chose de vous.

— Pierre, vous souffrez, et je suis seule coupable. Je vous ai suivi depuis Paris pour obtenir de vous mon pardon.

— Mais, madame, vous ne devez pas penser que je vais là où je serai dans quelques heures, en emportant des rancunes et des haines. S'il m'a échappé quelques paroles que vous ayez entendues tout à l'heure, je le regrette vivement ; c'est un mouvement de folie, d'émotion ; je viens de quitter pour toujours ce que j'aimais le plus au monde... les seules choses que j'aimais : ma famille, et un lien d'amitié que je mets au même rang. J'ai eu, je le répète, un mouvement inconscient ; ma volonté n'y était pour rien. Mais c'est elle, au contraire, qui vous parle en ce moment, et vous redit que vous avez mon pardon. S'il ne manque que cela à votre repos, allez, madame, allez en paix. Je vous le répète moi-même, comme j'avais déjà demandé qu'on vous le dit de ma part.

Et, Madeleine ne bougeant pas, il fait un mouvement pour s'en aller.

— Pierre, est-ce que votre cœur me pardonne aussi ?

Elle saisit sa main, puis la laisse aller aussitôt.

Lui se retourne et, toujours avec son regard de marbre, il la fixe pour la première fois.

Qu'elle a l'air triste, cette ravissante créature qui se tient en suppliante devant lui !

Le soleil inonde sa chevelure d'or et en accuse encore plus le rayonnement, au milieu des crêpes noirs, et sur le fond de verdure sombre, où se détache aussi l'éclat d'un teint si jeune, et du beau regard humide qui dit tant de choses.

— J'ai tellement souffert ! Vous savez, n'est-ce pas, que je n'ai pas eu un seul jour de bonheur ? Jamais, depuis vous ! J'en aurai un aujourd'hui, le premier et le dernier, si vous me dites que votre cœur même me pardonne aussi.

Et comme elle se méprend sur un mouvement que fait Pierre :

— Soyez tranquille, je ne veux pas vous importuner de moi, et vous dire ce qui, de ma part, et en cet instant de votre vie à vous, pourrait ne vous sembler qu'une inutile et audacieuse profanation. Mais, tenez, Pierre, regardez, et que votre cœur pardonne. Cela ne m'a pas quittée une heure, ni le jour, ni la nuit !

Et elle lui tend le petit livre taché d'eau de mer, qui s'ouvre tout seul à ces mots :

Toujours et Partout !

le petit livre jeté sur la Croisette ; le petit livre qui l'avait suivi au Tonkin, et dont il connaissait par cœur chaque détail ; le compagnon inséparable, dans ses campagnes, dans ses marches, dans ses étapes ; dans sa paillotte, là-bas, comme à bord, en mer, au retour comme au départ.

Le petit livre donné à Mont-Evron par une journée de printemps claire et chaude presque autant que celle-ci, avec le même ciel bleu, des grands arbres, des oiseaux dans les branches... et Madeleine auprès de lui !

Comme aujourd'hui !

Elle le suppliait aussi :

— Revenez, revenez vite. Pourquoi me quittez-vous ?

Et aujourd'hui ? Aujourd'hui, n'est-elle pas plus belle encore, et sa voix plus chaudement suppliante ?

Ah ! pourquoi tout cela s'est-il passé ainsi ?

— Pierre, que faut-il que je fasse pour que votre cœur me pardonne jusqu'au fond ? Pour que, lorsque vous serez là-bas, si par hasard mon nom revient à votre souvenir, vous ne l'accueillez plus qu'avec miséricorde.

Pierre s'est détourné brusquement du côté du torrent, et, dans cette vue solitaire et sauvage, il cherche à s'absorber tout entier pour fortifier son cœur en l'isolant de nouveau.

Ce site majestueux, la Chartreuse déjà proche là-haut, à gauche, l'avenir calme, enfin ! le fati-

gant pèlerinage terminé, le repos d'au delà de la tombe...

Non ! malgré tout, le passé vibre plus fort que l'avenir ! fort, jusqu'à se confondre avec le présent. Unisson doux et triste, sous lequel l'âme de Pierre s'emplit d'une émotion profonde.

Aux yeux lui montent des larmes qui, pour la première fois, ne sont pas mêlées d'amertume. Sans vouloir comprendre, sans vouloir lutter, il se laisse envahir par cet apaisement nouveau. Il a peur d'un mot, d'un geste qui en rompe le charme ; et, appuyé au roc que tout à l'heure il inondait de pleurs farouches, il se tient immobile, le regard haut dans le ciel, le cœur déchargé subitement du poids qui l'opprime depuis tant de mois cruels.

Pourquoi ?

Est-ce son pardon, sa victoire définitive sur lui-même qui le délivrent ainsi de ce boulet ?

Il aura lui-même tendu la main à Madeleine avant de la quitter pour toujours, mais il hésite encore à le faire ; il hésite pour prolonger cette heure d'adieu et de pardon qu'il voudrait ne voir jamais finir.

— De tout mon cœur, madame, croyez-le, je vous le jure. Que le Ciel vous bénisse pour votre généreuse démarche, et qu'il vous donne le bonheur.

— Oh ! cela, jamais ! Je ne le désire même pas. Quel bonheur puis-je chercher ? Le seul, vous venez de me le donner. J'étais sûre de votre bonté. Merci, merci Pierre, vous ne saurez jamais combien j'ai été malheureuse, et combien je vous suis reconnaissante.

Elle a gardé, cette fois, la main qu'elle avait saisie.

Leurs regards se rencontrent. Madeleine a glissé sur les genoux :

— Merci, mon Dieu, vous m'avez exaucée ; je me sens pardonnée. Et encore, merci à vous, Pierre ! Que puis-je faire pour vos sœurs, pour quelqu'un des vôtres ? Comment vous prouver ma reconnaissance ?

— Comment ? dit lentement Pierre, qui se met à genoux auprès d'elle. En me laissant remercier avec vous le Ciel, qui nous a remis en présence dans cette heure bénie. En me laissant dire adieu aux murs qui ne me posséderont plus là-haut... Et, surtout, en gardant avec moi, sans plus jamais nous séparer, ceci : voulez-vous, Madeleine ?

Et il montre, brillant dans un rayon de soleil sur le roc, le petit livre taché d'eau de mer qui s'ouvre tout seul, aux deux mots soulignés par tant d'espoir, tant de regrets, tant de souffrances... et tant de bonheur !

TOUJOURS ET PARTOUT !

JEAN-MARIE.

FIN



La Marquise Sabine



UIT heures sonnèrent à l'horloge de Vorey; et le jardinier de M. Gueldry, riche fabricant de toile, s'appuyant sur son râteau, devant la plate-bande qu'il venait de désherber, se mit à monologuer à demi-voix :
— Comme tu vieillis, pauvre bonhomme ! Tu es au travail depuis peu, et te voilà déjà pareil à un cheval poussif. La vue reste bonne, mais ce sont les forces, ces diables de forces qui s'en vont pour ne plus revenir. Ah ! il y a belle lurette qu'un autre maître m'eût donné un remplaçant ! M. Gueldry lui, m'a dit : « Ne te fatigue pas, Guillaume; prends quelqu'un pour t'aider jusqu'au retour de ton fils... » Quelqu'un pour m'aider !... J'ai refusé net. Je mets plus de temps pour bêcher, pour tailler, pour ceci, pour cela ; le jardin est toujours superbe, c'est l'important... J'aurai tout le loisir de me reposer quand François prendra ma place. Alors, avec ma grondeuse de Catherine, nous continuerons d'habiter, en rentiers, par exemple, le pavillon où s'est écoulée notre vie... Je vois d'ici arriver la petite Sabine : « Te manque-t-il quelque chose, mon vieux Guillaume. Parle, tu sais comme nous tenons à toi ?... » Oui, je le sais. On tient aux domestiques de la maison ; on tient aux ouvriers de la fabrique. En retour, tous, nous sommes dévoués au maître, sévère, c'est certain, mais juste, très juste ; tous, nous adorons André, surtout Sabine... Drôle de chose que la chance, tout de même ! Le père de Monsieur avait à peine quelques sous au fond de sa poche. Par son travail, son économie, les sous ont fait des cent et des mille. Nous sommes maintenant plusieurs fois

millionnaires ; et notre petite Sabine pourra épouser un prince, si elle le désire...

...Là là, continue de bavarder tout seul, grand paresseux ; le soleil devient chaud, et l'ouvrage n'avance guère. Allons, hop !...

Il reprit le râteau dans ses mains un peu tremblantes, s'absorbant dans son travail jusqu'à ce qu'une voix au timbre frais et pur se fit entendre derrière lui : — Comme nos fleurs poussent, Guillaume ! disait-elle.

Le vieillard tourna la tête, et un sourire vint épanouir sa figure ridée.

— Mam'zelle Sabine, vous m'avez presque fait peur.

— T'avoir fait peur, moi, ta petite Sabine !... Ce sont tes plantes, qui doivent avoir peur en me voyant avec cet instrument de torture. Tiens, regarde ! C'est un sécateur perfectionné, « nouveau système... » On ne risque pas de se pincer les doigts comme avec l'autre.

Guillaume prit le sécateur, l'examinant en tous sens d'un air entendu, pendant que la jeune fille allait, près de là, soulever les châssis abritant de nombreuses boutures.

Svelte, de taille moyenne, Sabine Gueldry n'eût pas été trouvée belle par ceux qui recherchent avant toutes choses la régularité des traits : sa bouche était un peu grande, son nez trop retroussé ; mais les yeux, d'un bleu sombre, étaient splendides, le teint éblouissant de fraîcheur, la physiologie extraordinairement intelligente, et la chevelure, de ce blond roux si cher à l'Ecole vénitienne, entourait d'un vrai diadème le front très découvert. A cette heure matinale, sous son chapeau de jardin, le « diadème » de Sabine était déroulé ; il formait deux grosses nattes, retenues ensemble par un nœud de ruban. On lui eût donné quinze à seize ans au plus, bien qu'elle fût près d'atteindre sa vingtième année ; et cette illusion provenait, non seulement de sa coiffure enfantine, mais encore de l'expression de son visage. Choyée par son père et son frère, adorée par tous les ouvriers de la fabrique, Sabine Gueldry était la vivante image du bonheur.

— Comment Bérís ne vous a-t-il pas suivie ? questionna le vieillard, voyant Sabine demeurer silencieuse.

Elle se mit à rire.

— Bérís me suivre ! Ah ! bien oui ! Annette lui a donné, comme je m'en allais, une terrine de soupe de cette dimension (et elle montrait le léger panier d'osier suspendu à son bras) ; tu penses qu'il n'y avait pas d'hésitation possible... Quand il sera repu, gonflé comme une outre, il viendra me retrouver avec des aboiements fous, annonçant à chacun que son déjeuner était princier.

— M. André le trouvera changé, mam'zelle Sabine ; il est parti pour son grand voyage peu après que vous avez acheté ce pauvre Bérís aux gamins qui allaient le noyer... Pour sûr, c'était une vilaine bête, alors.

— Bérís ne sera jamais beau, va, Guillaume !... Qu'importe la laideur, pourvu qu'on soit bon ! Et lui est bon, intelligent...

Puis, changeant soudainement de ton :

— Tu sais, rien encore d'André. J'ai guetté le facteur et l'employé du télégraphe ; tous les deux, en passant, m'ont dit : « Pas de lettre, mademoiselle Sabine !... Pas de dépêche ; l'arrivée sera peut-être par le train du soir !... » Le ciel les écoute ! Il me tarde tant de revoir André ! Allons, je te quitte, mon vieux Guillaume ; il faut renouveler les fleurs des jardinières ; pense si j'ai de l'ouvrage !

Légère, gracieuse, elle s'éloigna de quelques pas dans la grande allée ; puis, tout à coup, se retournant :

— Va, sois tranquille, j'épargnerai les boutons, dit-elle avec un sourire.

Alors, la moisson commença parmi les plate-bandes, les corbeilles et les massifs.

Sabine, armée du sécateur, coupait sans se lasser les fleurs et la verdure, dont elle remplissait sa corbeille. De temps à autre, elle s'arrêtait, extasiée, à la vue d'une rose délicatement entr'ouverte, ou d'un léger rameau fléchissant sous le poids de nombreux boutons... Une fois même, elle demeura immobile, retenant son souffle : non loin d'elle, sur une pivoine fraîchement éclosée, deux moineaux s'étaient posés ; tour à tour, ils inclinaient leur tête éveillée, aspirant avec ivresse la rosée du matin. Rien de charmant, rien de poétique comme cette petite scène !

— Quel malheur de ne pas avoir le talent de Giacomelli ! pensa la jeune fille... N'importe, dès cette après-midi, je m'installe à mon chevalet.

Elle fit un léger mouvement, les oiseaux s'envolèrent sur l'arbre voisin ; alors, Sabine continua sa cueillette jusqu'à ce que le panier débordât de toutes parts.

— Maintenant, je vais débarrasser de leurs feuilles le bas des tiges, dit-elle à demi-voix ; où m'asseoir ?

Au milieu d'une allée, aux capricieux contours,

se trouvait un banc protégé du soleil par un massif de lilas. Cette retraite était d'autant plus agréable qu'à travers des éclaircies bien ménagées, on apercevait, au milieu d'une pelouse, un lac en miniature, sur lequel nageaient deux beaux cygnes, tandis que l'oreille était charmée par le bruit cristallin d'une petite source tombant, tout près de là, en fines gouttelettes, d'une magnifique rocaille.

Sabine enleva son chapeau, déposa la corbeille à ses côtés, et se mit au travail en souriant, car des aboiements sonores, se rapprochant de plus en plus, annonçaient l'arrivée de Bérís... Pourtant, elle ne leva pas la tête, pas même lorsque le chien, un gros chien mouton, arriva, avec mille gambades, sans nul souci des fleurs étalées autour de la jeune fille.

— Assez, Bérís ! assez ! Je te vois sans te regarder, va, sois-en sûr. Ainsi, je sais que tu fais des bêtises en ce moment, et, si je ne me dépêchais beaucoup, tu aurais une correction (oh ! pas forte, je me connais !) pour mettre sans façon tes grosses pattes sur mes roses ; mais, je suis pressée, Bérís, très pressée. J'ai causé trop longtemps avec Guillaume, et j'aurai juste le temps d'arranger les jardinières avant de m'habiller pour le déjeuner. Comprends-tu ?

Et, comme Bérís répondait par une gambade plus folle et des aboiements plus nombreux, deux mains se posèrent sur les yeux de la jeune fille ; elle sentit un baiser sur son front ; en même temps, une voix masculine, vibrante d'émotion, dit ce seul mot :

— Coucou !

Sabine devint toute pâle.

— André ! cria-t-elle, en se levant brusquement.

Les fleurs jonchaient maintenant le sable de l'allée dans un complet désordre... Qu'importait à Sabine ! De ses deux bras, elle avait enlacé le cou de son frère, et l'embrassait en riant et pleurant tour à tour, incapable de prononcer un mot.

André Gueldry se croyait très fort ! mais sa virilité subissait un échec à cette heure ; devant cette tendresse, devant cette joie si vraie saluant son retour, ses paupières étaient humides, et son visage, à l'expression un peu froide, transfiguré par le bonheur, avait un charme infini.

Grand, robuste, très brun, les traits d'une parfaite régularité, il offrait avec sa sœur un contraste complet. Mais, si le physique différait, les qualités du cœur et de l'esprit étaient les mêmes : Intelligence, enthousiasme, énergie, franchise, générosité. Plus d'ambition et d'orgueil chez le frère ; plus de délicatesse et de pitié chez la sœur constituaient toute la différence. Aussi s'entendaient-ils à merveille. Sabine avait un culte pour André ; André chérissait, avec une légère nuance protectrice, cette Benjamine, de quatre ans plus jeune que lui, dont il avait été non seulement le compagnon mais le gardien fidèle.

Ils s'étaient séparés, pour plusieurs années, à

cet âge si bien nommé « l'âge ingrat », où l'ad-lescent se croit un homme, grâce à sa moustache naissante; où la fillette, gauche et timide, commence à porter chignon et robe longue... Maintenant, les premiers épanchements passés, ils se regardaient, tout surpris du changement opéré pendant l'absence.

Elle, admirait sa haute taille, son teint bronzé, sa barbe fine et soignée.

Lui, ne reconnaissait plus l'enfant chétive du passé, toujours au quinquina et au jus de viande, devant cette éblouissante fraîcheur, surtout devant l'expression à la fois tendre et réfléchie de ce gracieux visage.

Elle était donc déjà une jeune fille, sa petite Sabine.

— Nous oublions mon père, dit enfin André.

— Comment! Tu ne l'as pas vu?

— Non. Bérís voulait sans doute que tu eusses mes premiers baisers, car, me prenant le veston, il m'a conduit jusqu'à la grande allée. Là, me trouvant en bonne voie, il est parti au galop pour venir te rejoindre. J'ai suivi sa piste, et, comme le gazon amortissait le bruit de mes pas, j'ai pu arriver ici sans être entendu.

— Mon bon Bérís, tu auras un morceau de sucre, je te le promets, pour cette attention délicate... Je vais mettre mes fleurs pêle-mêle dans le panier. Là, c'est fait. Allons vers père, maintenant; courons, veux-tu?

Elle prenait son élan; il la retint, et passa la main de la jeune fille sous son bras.

— Tu n'as plus dix ans, Sabine.

— Si! Parfois, je fais des courses folles avec Bérís, et quel bel appétit j'ai ensuite! Puisque tu n'aimes pas cet exercice très hygiénique, marchons gravement: arbres et fleurs auront le temps de te souhaiter la bienvenue... Pourquoi n'as-tu pas envoyé une dépêche?

— Pour vous faire une grande surprise! C'est bon, cela!

— Oui, oh! oui! Mais, l'attente, c'est bon aussi!... Compter les heures, aller à la gare, écouter les coups de sifflet pour savoir si c'est *son* train, chercher dans la foule à reconnaître le visage aimé; et tout cela, avec un cœur qui bat à étouffer, je crois vraiment, André, que c'est encore plus délicieux que la surprise. En tout cas, on jouit plus longtemps.

Il se mit à rire.

— Tu es amusante, Sabine, et bien femme, je t'assure!... Mon père sera content, sans aller chercher ces subtilités... Pour quelle raison m'a-t-il fait hâter mon retour?

Étonnée, Sabine le regarda.

— Il t'a fait hâter ton retour? Je l'ignorais. Pensais-tu donc rester encore, André? Voilà six ans que tu es à l'étranger.

Sa voix était un peu triste en achevant ces mots...

Le jeune homme pressa doucement la main de sa sœur.

— Ces six années m'ont été fort utiles. L'étude des langues, des différents modes de fabrication, le désir d'étendre nos relations commerciales nécessitaient une longue absence. J'ai beaucoup vu, et, si je ne craignais de te paraître vaniteux, je te dirais que j'ai beaucoup appris. Mais, si ce voyage m'a paru intéressant à tous les points de vue, je t'avoue aussi, sans faire du sentiment, qu'il me tardait de retrouver la famille. Plusieurs de mes lettres, à une certaine époque, t'ont clairement laissé voir ce désir; sans mon père, depuis un an déjà, je serais près de vous deux.

— Je le sais. Je sais aussi que père a préféré se priver de ta présence pour te laisser perfectionner encore dans la langue allemande. Il souffre tant, lui, de son manque d'instruction!

— Eh bien, il m'avait fixé le mois prochain comme époque du retour, quand sa dernière lettre vint tout changer avec ces quelques mots: « Reviens au plus vite ».

— Il n'y a pas de malheur, voilà ce dont tu peux être certain, dit Sabine. Père n'a jamais été mieux portant; jamais non plus je ne lui ai vu l'air si joyeux; les affaires marchent à merveille; il s'agit sans doute d'une commande extraordinaire. Ah! nous arrivons... Il faut aller à la fabrique, car la cloche n'a pas sonné le départ des ouvriers... N'as-tu pas été ému en revoyant notre chère maison?

— Un homme n'est pas une sensitive, ma pauvre Sabine. Je suis franchement content du retour; il me tardait de vous embrasser, mon père et toi. Après cela, ne me demande pas d'analyser mes impressions, bien que, oui, vraiment, quand la haute cheminée s'est dressée devant moi, au détour du chemin, il m'aît passé comme un frisson de plaisir.

Sabine garda le silence, les yeux fixés sur une élégante villa en pierres blanches, dont une partie de la façade était, en cette saison, recouverte des longues grappes de la glycine.

— A quoi penses-tu? demanda le voyageur.

— Je pense à ces vers:

Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme, et la force d'aimer?

Chez toi, André, cet amour du *home* est peut-être plus caché, mais il existe: ton frisson de plaisir en est la preuve. Chez moi, il déborde... Je tiens au « nid » comme l'oiseau tient au sien. On me l'a fait si riant! si doux! J'y suis si heureuse! si aimée!

— Tu le quitteras un jour, cependant.

La jeune fille mit vivement la main sur les lèvres de son frère.

— Défense de parler mariage! s'écria-t-elle. Je me donne vacances jusqu'à vingt-cinq ans. Alors, il sera temps de choisir entre la coiffe et l'anneau. Sur cette déclaration, monsieur mon frère, que

vous le vouliez ou non, je cours vers père lui annoncer « une visite ». Il doit être au bureau. Suivez-moi de votre pas de tortue, puisque vous êtes devenu si grave... Souviens-toi donc, André, qu'avant ton départ, tu jouais encore à cache-cache avec moi. Ce que c'est que de vieillir... et de voyager!...

Ils étaient arrivés devant la fabrique, vaste bâtiment aux toits couverts d'ardoises, aux larges baies vitrées laissant arriver librement, jusqu'aux travailleurs, l'air et le soleil, ces deux conditions de la santé!...

Sabine, ainsi qu'elle l'annonçait, prit son élan et disparut dans un large corridor, terminé par une porte à deux battants sur laquelle était écrit, en lettres noires, sur fond de chêne, le mot : « Bureau ».

Au milieu de ce bureau, grand et clair, un homme de cinquante-cinq ans environ, petit, très gros, la figure rouge et commune, se préparait hâtivement au départ. Au léger toc-toc de Sabine, il se mit à rire...

— Tu viens me chercher, fillette ? Nous sommes tous en retard : l'horloge s'est arrêtée à onze heures ; de sorte qu'il va falloir déjeuner au galop.

— Au galop ! répéta Sabine, ce n'est pas sûr ; regardez !

Et, par la porte restée ouverte, sa main désignait André, dont la haute taille se dessinait sur les murs blancs du corridor.

— Enfin, te voilà ! s'écria M. Gueldry en tendant les bras à l'arrivant. Depuis quatre jours, Sabine et moi guettions l'employé du télégraphe.

« L'homme n'est pas une sensitive », ainsi que l'avait dit André à sa sœur ; il lui semble déchoir en manifestant extérieurement trop de cœur, soit dans la joie, soit dans la souffrance. Donc, l'effusion entre le père et le fils fut courte et, tout en causant, ils prirent l'allée qui reliait la fabrique à la villa, précédés de Sabine, radieuse.

— Comment, Sabine, tu n'es pas habillée ? dit soudain M. Gueldry. Qu'as-tu donc fait ce matin ?

— Père, je n'ai pas perdu une minute : la messe ; une visite à la mère Dolon, qui va mieux, et à la petite Anne Marchand, qui se meurt ; au retour, j'ai repris mon peignoir et déroulé mes nattes ; puis, arrêt à la cuisine, discussion du menu avec Annette, extase devant l'appétit de Bérès ; au jardin, long bonjour à Guillaume, visite aux boutures, cueillette de fleurs, arrangement de ces dernières ; arrivée d'André... Là, impossible d'en dire plus long, la joie ne se narre pas. Si vous voulez, j'ai le temps de faire un chignon, pendant que vous mangerez les sardines.

— Oui, murmura le père ; je n'aime pas te voir ainsi ; tu as l'air d'une enfant.

— N'en suis-je pas une ? cria Sabine, déjà loin.

— En tout cas, c'est une charmante enfant, dit le jeune homme avec un sourire. Sabine est transformée, mon père.

— La figure radieuse de M. Gueldry s'épanouit encore davantage.

— Ta longue absence te permet de constater ce changement mieux que personne ; et il est étonnant, n'est-ce pas ?... Que j'ai souvent tremblé autrefois pour cette pauvre petite, si pâle, si frêle ! Ces fillettes sont vraiment étonnantes !...

Il s'arrêta, puis reprit, après un court silence :

— Te souviens-tu de ta mère, André ?

— Très peu ! Songez-y, j'avais quatre ans quand elle est morte.

— Eh bien, Sabine est son portrait, non seulement physique, mais moral. Cette gaieté, cet enfantillage cachent, comme chez sa mère, une énergie virile, un sérieux précoce, un cœur tendre et dévoué. Ah ! je croirai perdre une seconde fois ma pauvre Hélène, quand cette joyeuse fauvette s'envolera.

— Sabine déclare ne pas vouloir se marier avant vingt-cinq ans.

— Paroles en l'air, dont je m'inquiète peu. Ce qui m'inquiète, c'est la simplicité de goûts de ta sœur. Heureusement, nous allons être deux contre elle.

Étonné, André regarda M. Gueldry.

— Eh ! oui ! Voilà pourquoi je pressais ton arrivée. J'attends de jour en jour pour Sabine une demande qui comblerait tous mes vœux. Elle n'en sait rien encore ; je t'expliquerai plus tard la chose. Allons, à table, je meurs de faim.

— Je vous en prie, mon père, qui donc songe à Sabine ?

— Ah ! mon gaillard, voilà ta curiosité excitée ; je crains, je te l'avoue, que ta sœur surprenne notre conciliabule.

— Elle est à sa toilette, et une toilette de femme...

— C'est long ! Tu crois cela ? Mais Sabine n'est pas coquette, pas assez selon moi, et elle sait le déjeuner servi, deux raisons pour qu'elle arrive sans tarder. Enfin, voilà ce dont il s'agit : Tu te souviens du château de Barsannes ?

— Certes ! Le plus beau château du pays ! J'ai souvent escaladé, autrefois, les murs du parc, pour voir de près ses délicats clochetons ou cueillir dans le bois quelques fleurs destinées à Sabine. Il est toujours aussi abandonné ?

Sans répondre à cette question, M. Gueldry continua :

— Et la marquise de Barsannes, la connais-tu ?

— Peu. Elle habitait rarement le château ! Je me demande, mon père, continua le jeune homme en riant, quel rapport il peut y avoir entre Mme de Barsannes et le sujet qui nous occupe. Nous sommes de trop petites gens pour que la marquise daigne chercher un mari à Sabine que, du reste, elle ne doit pas connaître. Je n'ai jamais vu de femme si hautaine.

— Mon cher ami, cette femme si hautaine désire, je crois, donner Sabine à son fils.

— Au marquis Herbert ? C'est impossible !

— Plus bas, donc... Si, c'est très possible. J'en ai pour preuves : ses saluts très gracieux (jusqu'au mois dernier, elle ne m'honorait même pas d'un regard) ; deux visites à la fabrique sous de vains prétextes ; son insistance auprès du notaire Allot pour savoir au juste la dot de Sabine ; enfin, ses éloges pompeux du jeune marquis, ses soupirs à propos des catastrophes imprévues qui réduisent les grandes familles à une gêne momentanée.

— Ce serait un beau mariage ! dit André, radieux...

Puis, plus bas, sur un ton quelque peu amer :

— Et une entrée chez les châtelains des environs, qui nous regardent comme leurs laquais.

— Un beau mariage, hum ! Pas sous le rapport de l'argent. Les de Barsannes sont en pleine misère. Un Juif a mis la main sur leur hôtel de la rue de Varennes ; ici, le château est hypothéqué, la moitié du parc est vendue, les fermes ont passé en d'autres mains. Dans cette catastrophe, le fabricant de toile qui donne cinq cent mille francs de dot à sa fille paraît bon à devenir beau-père. Voulant redorer leur blason, les de Barsannes oublient les gros sabots des Gueldry pour faire un mariage d'argent. Et moi, je donnerai cet argent de bon cœur, car mes deux plus chers désirs, concernant Sabine, sont : d'abord, de la garder près de moi, puis, de cacher son humble origine sous une aristocratie de bon aloi. Conveniens que je ne pouvais trouver mieux que les de Barsannes. Pour toi-même, André, j'y ai déjà songé, cette union sera précieuse. Les relations te deviendront agréables et faciles dans ce pays perdu ; et si, un jour ou l'autre, il te prenait quelque ambition politique, les châtelains des environs, par leurs parentés et leurs amis, te seraient des alliés puissants.

— En République, leur pouvoir est bien limité ! Il est vrai qu'ayant l'aristocratie par les de Barsannes, et par nous l'élément ouvrier, ce serait le succès presque certain. Enfin, nous n'en sommes pas là. Ce qui m'enchant, actuellement, c'est la pensée de voir une couronne de marquise sur les tresses dorées de Sabine... Ah ! mon père ! pouvez-vous douter qu'elle hésite seulement une minute ? Toute vanité féminine serait flattée de ce choix.

M. Gueldry repoussa brusquement son assiette sur la table.

— Tu crois cela ? Vois-tu, André, si, grâce au ciel, tu ne tiens pas de moi pour la figure, tes goûts, sur bien des points, sont identiques aux miens... Tu souffres autant que moi, sans te l'avouer peut-être, de la bassesse de notre naissance ; tu aimes le luxe, le monde et le plaisir (honnête, j'entends), juste délassement, après tout, du travail. Sabine, je te le répète, est la vivante image de sa mère : Dieu, toi, moi, une ou deux amies, ses pauvres, les ouvriers, ses fleurs, ses

livres et Bérís composent son univers. Les Gueldry en blouse valent autant à ses yeux qu'un pair de France. Va ! c'est une étrange créature !... Chut ! La voilà.

II

La cloche, appelant les ouvriers au travail, avait sonné depuis longtemps lorsque M. Gueldry, après un déjeuner plein d'entrain, songea à reprendre le chemin de la fabrique. André voulait suivre son père, mais Sabine se suspendit à son bras.

— Je te garde, dit-elle, et père y consent, j'en suis sûre. Vous ne pourrez causer maintenant, n'est-ce pas, père ?

M. Gueldry mit un baiser sur le front qu'elle lui tendait.

— Non, car j'ai à écrire plusieurs lettres qui doivent partir par le prochain courrier ; je donne vacance à André pour aujourd'hui. Toutefois, il est bon qu'il vienne dire bonjour aux ouvriers, et leur annoncer qu'en l'honneur de son retour, on paiera, dimanche, café et... pousse-café.

— Bravo ! cria joyeusement Sabine, et des gâteaux aux enfants ?

— Et des gâteaux aux enfants, puisque cela te fait plaisir. Donc, fillette, ne retiens pas trop ton frère.

— Non, une petite heure. Au revoir, et merci, père... Tu comprends, mon pauvre André, continua-t-elle en entraînant son frère au premier étage, dans une chambre en ce moment encombrée de malles, que j'ai hâte de te faire débarrasser tout ceci.

— Curieuse ! Tu espères, sans doute, que je te rapporte quelque chose ?

— Oh ! je n'espère pas, je suis sûre.

Et, tout en lui aidant à sortir linge et vêtements, elle continua à demi-voix, sur un ton de mystère :

— Ma terreur, je puis bien te l'avouer maintenant, était de te voir revenir avec une femme d'un noir d'ébène. Marraine d'un moricaud, ce n'est qu'à l'Œuvre de la Sainte-Enfance que je puis être fière d'un filleul de ce genre. Alors, tu restes fidèle à Michèle, n'est-ce pas ?

Le jeune homme leva la tête.

— Tiens ! c'est vrai ; j'oubliais de te demander des nouvelles de notre amie d'enfance.

— Toujours entre les quatre murs de ce bureau que j'abhorre. Elle s'y étiole, la pauvre petite ! Avec cela, sa même égalité d'humeur, une piété d'ange, un esprit de démon, un cœur aimant et dévoué.

— Quel panégyrique ! Ajoutes-tu : toujours aussi laide ?

— Hélas ! oui ; mais sa physionomie est si intelligente, sa personne entière si gracieuse, qu'on oublie l'irrégularité de ses traits pour la trouver charmante.

— Il fait bon avoir une amie comme toi, Sabine. Vivement, elle se récria :

— Je suis impartiale, crois-le, et reste plutôt au-dessous de la vérité; les deux autres jeunes filles, que je vois de temps à autre, sont gentilles, mais n'ont pas sa valeur; tu as bien fait, va, de la choisir autrefois pour ta petite femme.

— Un jeu d'enfant!

Très sérieuse, elle regarda son frère.

— Tu es sans doute comme moi, dit-elle, peu pressé de te marier. Alors, ne te prononce pas. Je te sais bon, et tes lettres m'ont prouvé souvent la droiture de ton jugement. Le jour où tu reconnaitras que Michèle sera pour toi la plus tendre des femmes; pour père, la plus attentionnée des filles; pour nos ouvriers et nos pauvres, l'amie la plus compatissante; ce jour-là, je le sais, tu n'hésiteras pas une minute.

— Tu me supposes donc bien désintéressé?

— Oui; étant riches, nous n'avons pas à nous inquiéter d'une dot.

— Tes réponses sont dignes du Moyen âge... Et moi, qui te croyais toujours enfant, Sabine!

— Une erreur! Je suis très vieille... Pas assez, cependant, pour être complètement détachée des vanités de ce monde, et je suis navrée de ne rien découvrir à mon usage dans ce fouillis de chausettes, de livres, de pierres, de vestons... Quel méli-mélo! C'est toi qui as fait ta malle?

— Certes!

— Félicitations sincères! Maria devra te consacrer un mois entier pour remettre tout en ordre. Tes effets sont froissés à plaisir, et j'aperçois des trous à passer mon poing... Bon! voilà une série de petits paquets. Ce sont les surprises, n'est-ce pas, André? Eh! oui : deux éventails... Oh! qu'ils sont beaux! Mais, tout pareils, pourquoi?

— Il y en a un pour Michèle.

Elle lui sauta au cou, en murmurant :

— Sournois! tu y pensais donc?

Puis, continuant ses recherches :

— Les amours de tasses! sont-elles originales! Je les mettrai sur mon étagère... Un écran! un bracelet! un porte-plume! Tu me combles! Ah! je n'avais pas tort de compter sur tes gâteries...

— Il y a autre chose, dit le jeune homme, tout heureux de cette joie naïve; dénoue la ficelle qui entoure ce papier de soie.

— Dénouer! Je coupe, ce sera plus tôt fait... Un burnous! s'écria-t-elle quand un tissu d'un blanc neigeux apparut à ses regards; vite, André, mets-le sur mes épaules. Est-il joli!

— Tu le garderas comme sortie de bal, n'est-ce pas, Sabine?

Elle secoua la tête :

— Il servirait trop rarement. Non : les jours de fraîcheur, je le prendrai au jardin, et les braves villageois croiront voir la dame Blanche errer dans nos allées... Ai-je un peu l'air arabe?

Elle se tenait debout devant lui, si élégamment

drapée dans son ample vêtement, si gracieuse sous le capuchon aux franges soyeuses, qu'André, au souvenir de la confiance de M. Gueldry, pensait que Sabine ferait vraiment une charmante marquise de Barsannes.

— Qu'as-tu donc à me regarder ainsi? demanda-t-elle, étonnée de ce mutisme.

— Je cherche une comparaison, ma sœur, dit-il gravement. Tu n'as pas le type arabe; je retrouve en toi certaine fée des neiges que j'ai fort admirée dans un livre de contes scandinaves, et, surtout, une pimpante marquise du bon vieux temps sortant d'une fête de la cour.

Sabine éclata de rire.

— Flatteur! va! Je ne passerais même pas ces compliments à un fiancé! Pauvre fée des neiges! Pauvre marquise! Votre descendante est bien dégénérée! Toi, tu es superbe, un vrai troubadour! L'honneur des Gueldry!... Moi, je tiens de la famille de maman. Or, les Cayral, tous paysans, étaient robustes, mais laids.

— Alors, tu te crois laide?

Sabine s'accouda sur une console et considéra attentivement son image, renvoyée par l'immense glace qui la surmontait.

— Tu veux éprouver ma franchise? Soit : mes cheveux, mes yeux et mon teint méritent un bon point. Pour le reste, je deviens très humble. Que penses-tu de mon nez? Quel retroussé!

— Signe d'esprit.

— Tu crois? En ce cas, je préférerais moins d'esprit et plus de rectitude de ligne. La grandeur de la bouche, est-ce signe d'esprit également, ou de gourmandise?

— Je ne sais. Tu as le sourire si fréquent et les dents si jolies que....

— André! c'est affreux! Il n'y a pas moyen de causer; tu es encore plus taquin qu'autrefois! Je voulais te demander si mes pieds et mes mains étaient dignes de ta fée des neiges ou de ta marquise; mais je préfère ne pas continuer, car tu évoquerais le souvenir de Cendrillon, alors que c'est du Gueldry tout pur; on voit de suite que je suis d'une race de travailleurs.

Le jeune homme fronça les sourcils.

— Tu ne cesses de parler de notre origine....

— En rougirais-tu, par hasard? interrompit Sabine. Allons, ne prends pas cet air agacé; surtout, ne tire pas ta montre; père, j'en suis sûre, est toujours dans sa correspondance.

— Avant de le rejoindre au bureau, j'irai vers les ouvriers... Un mot à l'un, un mot à l'autre, le temps passera vite. Mets ceci de côté, c'est une caisse de cigares pour mon père; je vais donner, en descendant, ces souvenirs aux domestiques.

— Alors, attends-moi au jardin, je te rejoins de suite.

— Tu m'accompagnes à la fabrique?

Elle le regarda avec malice.

— Allons, je t'en prie, porter l'éventail de Mi-

chèle. En vingt minutes, aller, visite, et retour. Tu ne peux me refuser...

— Soit! dit-il avec un léger soupir; un jour d'arrivée, je dois faire toutes tes volontés. Tu es un tyran!

Quelques instants plus tard, Sabine, rouge de plaisir, suivait, au bras de son frère, la rue principale de la petite ville.

C'était jour de marché, et, de chaque côté de la voie, s'élevaient des boutiques en plein vent, qui n'avaient plus que de rares acheteurs à cette heure de l'après-midi. Aussi, sous les immenses parasols rouges, sous les tentes bariolées, on roulait les pièces d'étoffes, on emballait les articles de Paris, on empilait les légumes, au milieu d'appels, de quolibets, voire même de disputes, ce qui n'empêchait pas de regarder les promeneurs, et de leur faire la réclame avec une faconde intarissable.

Sabine paraissait s'amuser beaucoup; elle répondait de bonne grâce aux bonjours des marchands, jetait, en riant, aux gamins les sous qu'elle avait dans sa poche, et se fût arrêtée devant les modestes étalages, sans l'intervention du jeune homme.

— Je ne puis me retarder ainsi, ma pauvre Sabine, disait-il en l'entraînant. Comment! tu connais tous ces gens-là?

— Ce sont des gens du pays : un achat de deux sous, accompagné d'un sourire, c'est assez pour être « amis ». Ah! la popularité est chose facile, je t'assure! Quand tu voudras être maire, député ou sénateur, avertis-moi.

— Bon! j'en prends note. Allons, avance, avance, nous n'arriverons jamais.

— Nous y sommes! s'écria-t-elle. Tu vois cette maison neuve? C'est là qu'on a transporté le bureau des postes. Ma pauvre petite Michèle y est bien mieux que dans cette ancienne mesure menaçant ruine.

Et Sabine, devançant son frère, ouvrit la porte réservée au public; puis, toute rieuse, elle se pencha vers le guichet derrière lequel apparaissait une silhouette de jeune fille.

— S'il vous plaît, mademoiselle, y a-t-il une lettre « poste-restante », aux initiales A, Z, Y, U? Michèle Darnal leva vivement la tête.

Ainsi que l'avait avoué Sabine, on pouvait la classer parmi les laides; mais le regard était intelligent, la bouche gracieuse, l'ensemble de la personne très distingué; et quand elle répondit, la voix, qui s'éleva dans le silence du bureau, avait un accent étrangement mélodieux.

— Toi, à cette heure! quelle bonne surprise!

— Oui, moi, ce bouquet de jacinthes que j'ai tenu caché en route, de peur d'être obligée de l'offrir à une autre personne qu'à ta mère, cet éventail et... son donateur... Regarde donc derrière moi.

— Monsieur André! s'écria Michèle, tandis que son visage se couvrait de rougeur. Comment! vous êtes arrivé sans crier gare?

— Oui, et tu as ma première visite. Mais, je suis tenté de le regretter, puisque six ans d'absence ont fait de nous deux étrangers : « monsieur » et « vous »! Je ne m'attendais pas à cela, Michèle.

M. AIGUEPERSE

(La suite au prochain numéro.)



FLEUR DE GRÈVE

*On m'a dit que sur la plage,
Parfois au creux d'un rocher,
Se trouve une fleur sauvage :
Heureux qui peut l'arracher !*

*Sa tige profonde et forte
Résiste à nos doigts meurtris ;
L'ouragan jamais n'emporte
Le moindre de ses débris.*

*Son arôme a quelque chose
De vif et doux à la fois :
C'est l'encens pur de la rose
Et l'âpre senteur des bois.*

*Il lui faut si peu d'espace
Pour éclore et pour fleurir
Que souvent près d'elle on passe
Sans même la découvrir.*

*Car son parfum ne s'épanche
Que dans un faible rayon,
Et jamais sur la fleur blanche
Ne se pose un papillon.*

*J'emporterai la fleurette
Née au souffle de la mer,
Pour embaumer ma retraite
Durant les longs mois d'hiver.*

*Amitié, fleur de la vie,
Ne ressemblerais-tu pas
A la plante que j'envie
Et que l'on trouve là-bas ?*

*On dit que tu n'es qu'un rêve...
Mais pour nous, sans plus chercher,
C'est toi la fleur de la grève,
Éclore au creux d'un rocher...*

MARIE LERAY.



Causerie de Quinzaine



QUELQUES réunions sous forme de matinées ont éclairé la fin de juin d'un rayon de gaieté. Le garden-party donné à l'ambassade d'Angleterre en l'honneur du jubilé de la reine Victoria a été particulièrement brillant. Les jardins de l'ambas-

sade sont merveilleusement adaptés à une fête de ce genre : de grands arbres, de vastes pelouses entourées d'allées ombrées, la profusion des fleurs, le luxe des plantes vertes forment un ravissant cadre aux jeunes visages, aux chapeaux printaniers, aux fraîches toilettes. A tour de rôle, deux orchestres dissimulés dans les massifs accompagnaient de leurs mélodies les conversations animées. Dans les salons, deux buffets; un troisième dans le jardin, sous une tente luxueusement décorée, offraient à une foule élégante les friandises les plus exquises et les primeurs les plus recherchées, entre autres ce splendide raisin de Jersey, dont un grain suffit pour désaltérer délicieusement.

C'était la première grande réunion mondaine depuis l'inoubliable catastrophe, chères lectrices; on en jouissait timidement comme au sortir d'un grand deuil, sentant encore le frôlement de l'aile du malheur.

Ce jubilé de leur reine a été, chez nos voisins d'outre-Manche, un événement capital, attendu depuis de longs mois; il a dépassé toutes les espérances; jamais Londres n'avait vu pareille affluence; les prix fabuleux payés à Paris, en octobre, pour les fenêtres situées sur le passage des souverains russes n'étaient rien auprès de ceux donnés à Londres sur le parcours du cortège royal; une maison a été louée cinquante mille francs, joli denier pour une journée, n'est-ce pas? Un photographe bien connu a payé cent livres sterling — 2,515 francs — un balcon pouvant recevoir une dizaine de personnes.

Soixante ans de règne! quel lourd fardeau! Que celles d'entre vous qui ont dix-huit ans, et s'effraient

de leurs responsabilités prochaines, se reportent au matin du 20 juin 1837, alors que le primat d'Angleterre, le lord chancelier et les hauts dignitaires de la couronne arrivèrent au château de Kensington pour annoncer à la princesse Victoria de Kent que la mort de son oncle, Guillaume IV, la faisait reine d'Angleterre.

On dit que, pour ne pas faire attendre ces grands personnages, la reine de dix-huit ans vint les trouver en peignoir, cheveux à peine relevés, mules mises en hâte, et fort troublée, quoique sa forte et sérieuse éducation l'eût de longue main préparée pour le fardeau qui tombait sur ses jeunes épaules.

Dès son couronnement, la reine avait distingué son cousin, le prince Albert de Saxe-Cobourg; peu après, elle épousait celui qu'elle avait choisi, et, parallèlement à sa vie de souveraine, elle mena l'existence d'une femme aimée et aimante, d'une mère dévouée à une nombreuse famille, d'une amie fidèle dans le malheur; les souverains qui se sont succédé en France ont pu en faire l'épreuve. Le veuvage jette son ombre sur les années de sa maturité; elle renonce à tout jamais aux joies mondaines, mais reste mère dévouée, et reine respectée; à la fin de soixante années de règne, son peuple l'acclame plus chaleureusement qu'aux jours de sa jeunesse. Les Français qui, à cette occasion, ont traversé le détroit, ont été frappés par l'expression si vive de ces sentiments de loyalisme pour nous si lointains.

Mais abandonnons ces hautes régions pour revenir à nos petites existences terre à terre et à la question de la villégiature qui, depuis le Grand Prix, occupe et passionne les grands, et plus encore les petits :

Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller?
La barque ouvre son aile,
La brise va souffler.

L'aviron est d'ivoire,
Le pavillon de moire,
Le gouvernail d'or fin.
J'ai pour lest une orange.
Pour voile une aile d'ange,
Pour mousse un séraphin!

Cette mirifique nomenclature d'une barcarolle d'antan nous revenait en mémoire en contemplant les séduisants paysages appendus dans les gares pour inciter voyageurs et voyageuses à se rendre vers telle ou telle plage normande ou bretonne.

Ayant fait un tour de côtes l'an dernier, nous nous demandons bien avec une certaine curiosité comment, en douze mois, il a pu pousser tant d'arbres sur une grève dénudée ? Par quel procédé une forêt, naguère distante de la mer de plus de deux kilomètres, s'en trouve maintenant si proche que ses lianes y plongent ? Pourquoi un palmier se profile-t-il sur la mer bretonne ? Par quel miracle les pêcheuses de crevettes dépenaillées sont-elles devenues de belles jeunes filles vêtues de si affriolants costumes qu'on les copierait volontiers pour un bal costumé ? Pas de questions indiscrettes, il n'y a que la foi qui sauve, « un paysage est un état d'âme », et si nous sommes jeunes et heureuses, les promesses des gares seraient-elles fallacieuses, la bonne nature nous réserve des surprises qui les compenseront.

En route donc, mais où aller ? Dans ce steeple-chase dont nos bourses sont l'enjeu, la montagne ne veut pas se laisser distancer par l'Océan ; les Pyrénées et les Alpes luttent à coups de glaciers hérissés et de précipices tantôt verdoyants, tantôt terribles. Quelqu'un a dit que l'homme se sent petit devant l'étendue de la mer, mais que la montagne le grandit en mettant l'immensité au-dessous de lui. Ce quelqu'un-là n'avait pas le vertige, cette atroce sensation du vide attirant jusqu'à l'annihilation de la volonté.

Avez-vous entendu parler, ô mes sœurs en vertige, de ce projet qui nous porterait sans encombre au sommet du Mont-Blanc ? En partant du village des Houches, à quelques kilomètres de Chamonix, on pénétrerait dans la montagne par un tunnel qui se terminerait à la rencontre de la verticale passant par le sommet du mont ; là, on prendrait un ascenseur électrique vous conduisant

par un puits foré dans un hôtel situé sur la cime et doté de tout le confortable moderne, ce trajet serait accompli en quarante minutes, et sans plus de peine, on pourrait contempler un tiers de la France et une partie de la Suisse et de l'Italie. J'en accepte l'augure, mais je m'imagine que, pendant longtemps encore, nous devons nous contenter d'horizons plus bornés, à moins que, parmi mes lectrices, ne se trouve quelque émule de M^{lle} Marie Paradis, de Chamonix, la première femme qui soit arrivée au sommet du géant. Peu de temps après cette ascension, une Anglaise, miss Stratton, suivit la même route ; c'était en hiver, le froid devenait plus intense à mesure que montait la voyageuse ; sauvée par son guide, elle l'épousa par reconnaissance. Ces fiançailles à quatre mille mètres ne sont pas à la portée de tout le monde, mais peut-être un cours nouvellement ouvert à New-York contribuera-t-il à rendre les mariages plus faciles.

Dans un prospectus habilement composé, le professeur annonce que son but est « d'améliorer les jolies femmes, de rendre jolies les laides, de restaurer les vieilles ». Vous voyez que personne n'est oublié. Le traitement est basé sur ce principe que les habitudes morales, les occupations de l'âme et de l'esprit se reflètent sur la physionomie et qu'en conséquence on peut arriver à modifier celle-ci en changeant celles-là. Cette théorie s'appuie sur un grand fond de vérité : sous les coups répétés de pensées élevées, l'expression d'une figure change complètement ; l'habitude de l'amabilité détend les traits qu'endurcissent un sourcil froncé et un front contracté. Il paraît que le cours de New-York est très suivi et que le directeur encaisse les dollars ; peut-être pourrions-nous appliquer sa méthode sans aller si loin et sans bourse délier. Essayons, voulez-vous, chères amies ; si nous réussissons à nous embellir, que nombreuses seront nos adeptes !

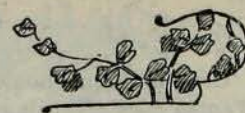
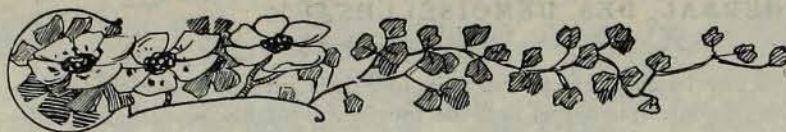
EDMÉE.



ECONOMIE DOMESTIQUE

FILET DE BŒUF MARINÉ A LA POIVRADE

Faites mariner un morceau de filet pendant quarante-huit heures avec des oignons, carottes, échalotes, persil, thym, laurier, poivre en grains, ail, un peu de vin blanc et du vinaigre ; le faire baigner entièrement dans la marinade en le retournant plusieurs fois par jour. Quand on le retire, l'essuyer soigneusement avant de le mettre au four. Pour la sauce, faire un roux au beurre, laisser roussir et mouiller avec moitié bouillon, moitié marinade, ajouter une pincée de sucre, faire cuire à petit feu pendant une bonne heure, passer la sauce et, si elle n'est pas suffisamment relevée, la finir avec du poivre de Cayenne.



DEVINETTES

Acrostiche double en croix de Saint-André

Grand général romain. Plongé en ses pensées.
Esclave sous le joug. Dans le Venezuela.
Héros qui s'illustra aux époques passées.
Enfin villes de France. Et puis, ma foi, voilà !
Ah ! j'oubliais ! En croix, deux fameux personnages
Dont nous parle la Bible en ses premières pages.
L'un fut grand patriarche ! L'autre fils de roi.
Vous voilà maintenant aussi fixés que moi.

(Adalphi.)

. G R I P P .
A . S O R . E
A S . E . V I
C A R . C A S
A C . I . L E
L . N N I . N
. A U L E O .



Métagramme

Sur cinq pieds, je ne suis qu'un sauvage quadrupède,
Mais je puis devenir un tout petit bipède,
Un prénom féminin, une fourrure estimée,
Puis une bûche qui n'est pas encore consumée.
Vous n'avez qu'à changer ma tête (chose facile) ;
Essayez, chères lectrices, ce n'est pas difficile.

(Brin de varech.)

Mots en échelle

Verticalement (les montants) : Mon second marche à l'aide de mon premier.

Horizontalement (les échelons) : Pour le cheval. — Un sucre cristallisé. — Teinture. — Héros de Corneille. — Epuiser.

(Une ancienne abonnée.)

Mots en ailes de moulin

Mots croisés : Un fruit vert au goût savoureux.

Aile d'en haut et aile gauche : Un prénom féminin. — Fée. — Arbres toujours verts. — Négation. — Voyelle.

Aile d'en bas et aile droite : Chant d'église. — Prénom féminin. — Liquide. — Adjectif possessif. — Consonne.

(De Vannes à Chambéry.)

Devises

Quel est le célèbre personnage dont la devise était :

« Pour le roi souvent, pour la patrie toujours ».

(Brin de varech.)

EXPLICATION DES DEVINETTES DE JUIN

Énigme :

Mouchoir.

Mots en trident :

P M R
O A E
R D N
T R A M E
O N G L E
M A T
S
C
A
R

Acrostiche double :

Plombières — Remiremont.

Mots en parallélogramme :

C
F A
L E S
N E Z
A A
Y

Mots en croix :

E
G
O E I L L E T
A
N
T
L I S
G E N E T
C A M E L I A

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire.